

SAINT-GERMAIN- DES-PRÉS

GÉRARD BONAL

**SAINT-GERMAIN-
DES-PRÉS**

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

ISBN 978-2-02-111924-4

© ÉDITIONS DU SEUIL, NOVEMBRE 2008

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.editionsduseuil.fr

Une des beautés de Paris, c'est qu'un quartier s'y met toujours en pointe. Ce furent jadis Montmartre et Montparnasse. C'est maintenant Saint-Germain-des-Prés. Vu du dehors, c'est un quartier qui flâne. On se trompe. C'est en flânant, en rêvant, en discutant, en se gavant d'extrêmes et d'injustices que la jeunesse travaille le mieux.

Jean Cocteau

« Jean-Paul Sartre habite l'hôtel La Louisiane, rue de Seine. Dans la chambre n° 17, au premier étage, M. Sartre se lève de bonne heure. Le décor, formé d'un grand divan rouge un peu fané et de quelques meubles épars, rappelle celui de *Huis clos* qui représentait, comme chacun le sait, l'image même de l'enfer. Au petit matin le philosophe découvre avec satisfaction des vêtements épars, des soucoupes remplies de cendres, renversées au hasard, et des pages griffonnées que l'on retrouve parfois jusqu'au fond du lit. M. Sartre, en effet, n'oublie jamais d'écrire, il écrit n'importe où et n'importe quand, qu'il soit debout ou couché, en veston ou en pyjama. M. Sartre est malheureusement atteint de strabisme divergent et ses grosses lunettes n'arrivent pas à corriger le vague de son regard. Il fume constamment la pipe. Souvent on retrouve sous son oreiller une tasse de thé ou une fourchette auprès desquelles il a dormi. Il préfère les conserves aux fruits dorés par le soleil et la charcuterie à la viande saignante¹... »

La presse de l'immédiat après-guerre regorge de propos comme ceux-là, caricaturaux, malveillants même et, finalement,

1. *Samedi-Soir*, 17 novembre 1945. Faut-il préciser que le rédacteur de *Samedi-Soir* n'a bien sûr jamais mis les pieds dans la chambre de Jean-Paul Sartre ?

profondément imbéciles. Comme cette anecdote, bien sûr inventée de toutes pièces et complaisamment rapportée par *Samedi-Soir* : « À un journaliste américain qui lui posait la question : – Qu'est-ce que l'existentialisme, M. Sartre ? – C'est ce qui assure mon existence, répondit-il. » Et cette autre, vraie celle-là : Jean-Paul Sartre est à Stockholm, un journaliste se précipite vers lui : « Monsieur Sartre, on vient de fermer le Tabou, qu'en pensez-vous ? » Commentaire désabusé du philosophe : « Je suis un persécuté du Tabou ¹. » Le vénérable critique Émile Henriot lui-même, dans *Le Monde*, y va de son couplet indigné : « Des bêtes menées par leurs instincts, recouverts de mots mensongers, voilà ce que nous sommes, d'après M. Jean-Paul Sartre, professeur d'existentialisme, et à ce titre, maître admiré d'une partie de la jeunesse d'aujourd'hui... »

Quant aux titres des articles qui s'étalent dans les journaux, et à l'usage qu'ils font du mot « existentialiste », ils nous éclairent sur l'état d'esprit des rédacteurs : « La chronique scandaleuse de Saint-Germain-des-Prés », « Premier crime existentialiste », « Les existentialistes sont jaloux, sales et vulgaires »... Le phénomène ne se limite d'ailleurs pas à la presse parisienne ; une feuille algéroise, *Dernière Heure*, qui n'en peut pourtant témoigner que par oui-dire, affirme : « Ce quartier, jusque-là sévère et tranquille, est devenu le rendez-vous des snobs, soucieux de goûter les plaisirs déliquescents, patronnés, Dieu sait pourquoi, par Jean-Paul Sartre et l'existentialisme. » On le voit : du *Monde* à *Samedi-Soir*, des journaux bourgeois à la presse populaire, Jean-Paul Sartre est la cible de toutes les critiques.

Cette animosité, cette hargne, qui font du philosophe une sorte d'ennemi public n° 1, c'est sans doute le prix à payer d'une

1. Le Tabou, cave célèbre ouverte en 1947, rue Dauphine ; voir *infra*, plus particulièrement le chapitre 10.

notoriété qui a brusquement fondu sur lui et sur l'existentialisme au lendemain de la guerre. Jusque-là, ni la création des *Mouches*, au Théâtre Sarah-Bernhardt, en 1943, ni la publication, la même année, de *L'Être et le Néant* – véritable manifeste existentialiste, bien que le mot abhorré n'y soit jamais utilisé – n'ont donné lieu à un tel déferlement, même si certains ont tout de suite pressenti l'importance de cet ouvrage : « L'œuvre était massive, hirsute, débordante d'une force irrésistible, pleine de subtilités exquises, encyclopédique, superbement technique, traversée de bout en bout par une intuition d'une simplicité diamantine. Aucun doute n'était permis : un système nous était donné¹. »

Mais, à l'automne 1945, la situation a changé. Débarassée de toute censure depuis le mois de juin, la presse peut désormais traiter sans dommage de sujets plus « légers » qu'auparavant. Surtout, elle peut se faire l'écho d'une vie littéraire qui reprend tant bien que mal ; écho d'autant plus fort que la France, devenue une puissance de second rang après la défaite et quatre années d'occupation, n'a guère d'autres biens que sa culture à proposer à l'admiration des foules. « Le plus modeste écrit suscitait des acclamations, on menait grand tapage autour de son auteur : les pays étrangers s'émouvaient avec bienveillance de ce vacarme et l'amplifiaient². » Ainsi, n'ayant rien d'autre à se mettre sous la dent, les journaux se saisissent du phénomène existentialiste et le montent en épingle. Peut-être, à leur décharge, devinent-ils confusément l'importance que va prendre l'œuvre de Jean-Paul Sartre, même s'ils n'en mesurent pas encore toute la portée.

La célébrité qui s'empare de Sartre et du petit groupe d'amis et de disciples qui l'entoure aura un goût amer. Gloire

1. Michel Tournier, *Le Vent Paraclet*, Gallimard, 1977.

2. Simone de Beauvoir, *La Force des choses*, Gallimard, 1963.

ambiguë, qu'il n'a pas souhaitée sous cette forme, qu'il n'espérait pas, qu'il va jusqu'à déplorer : « Au même instant célèbre et scandaleux, Sartre n'accueillit pas sans malaise une renommée qui, tout en dépassant ses anciennes ambitions, les contredisait¹. » Bref, un malentendu.

C'est vrai, en quelques semaines on assiste à une sorte d'offensive existentialiste. Dès le mois de septembre, Simone de Beauvoir ouvre le tir, avec son deuxième roman, *Le Sang des autres*, très remarqué par la critique ; Jean-Paul Sartre la suit de près et publie coup sur coup les deux premiers volumes de sa somme romanesque, *Les Chemins de la liberté*². Le 15 octobre, le premier numéro de la revue *Les Temps Modernes* voit le jour, accompagné d'un éditorial signé Jean-Paul Sartre qui fait grand bruit dans le monde des lettres et où l'on voit apparaître, déjà, en filigrane, la notion d'écrivain engagé, chère au philosophe : « L'écrivain est en situation dans son époque : chaque parole a des retentissements. Chaque silence aussi [...]. L'écrivain est dans le coup, quoi qu'il fasse, marqué, compromis, jusque dans sa plus lointaine retraite. » Ce numéro est aussi, à sa manière, un authentique manifeste existentialiste : « L'homme est d'abord, ensuite, seulement, il est ceci ou cela ; l'homme doit se créer sa propre essence. » Le 29 octobre, au Club Maintenant, devant une assemblée survoltée, dans une salle trop petite pour accueillir la foule qui s'y presse, Sartre donne une conférence : « L'existentialisme est un humanisme³ ». Le lendemain, *Les Bouches inutiles*, première pièce de Simone de Beauvoir, commence sa carrière au Théâtre des Carrefours.

« Il ne se passait pas de semaines sans qu'on parlât de nous dans les journaux. *Combat* commentait avec faveur tout ce

1. *Ibid.*

2. *L'Âge de raison et Le Sursis*, Gallimard, 1945.

3. Cette conférence est évoquée sur le mode caricatural par Boris Vian dans *L'Écume des jours*.

qui sortait de nos plumes et de nos bouches. Partout paraissaient des échos sur nos livres, sur nous. Dans les rues, des photographes nous mitraillaient, des gens nous abordaient. Au Flore on nous regardait, on chuchotait¹. » Ce qui fait dire à un journaliste du magazine *Arts*, agacé par cette omniprésence existentialiste : « Dans la même semaine, on a entendu la conférence de Sartre, assisté à la générale des *Bouches inutiles* et lu le premier numéro des *Temps Modernes*. » Commentant les mêmes événements, *Samedi-Soir*, pour sa part, est plus direct, sinon plus brutal : « Depuis Barnum, on n'avait pas assisté à un tel triomphe de la publicité. L'existentialisme est une philosophie. C'est aussi une excellente affaire. Aujourd'hui, les existentialistes tiennent les installations puritaines de la *Nouvelle Revue Française*. Ils envahissent les théâtres, s'assurent des fidèles dans la presse, asservissent l'édition, publient une revue : *Les Temps Modernes*, dont le titre est emprunté à Charlie Chaplin, et persuadent les capitalistes américains qu'ils ont le trust de la pensée française². »

Samedi-Soir a raison : les existentialistes sont partout. D'autant plus raison que c'est *Samedi-Soir* lui-même, sans état d'âme, qui a contribué à mettre l'existentialisme à la mode. Créez le scandale, inventez-le au besoin, vous en recueillerez les retombées, sous la forme de journaux vendus... Le succès des caves, par exemple, Tabou en tête, s'est fait pour une bonne part sur les articles que leur a consacrés le magazine. Mais ces existentialistes-là ne sont pas forcément ceux qui ont lu Sartre...

Avec la fin de la guerre, une génération nouvelle d'écrivains, contrainte au silence politique pendant l'Occupation, est apparue – la génération de Sartre, précisément. Les vieilles gloires d'avant 1939 ont fait leur temps : à la trappe ! Ou au

1. Simone de Beauvoir, *La Force des choses*, op. cit.

2. *Samedi-Soir*, 17 novembre 1945.

musée. Les lecteurs exigent une pâture fraîche de noms, de visages, d'idées. Surtout d'idées. C'est à ces nouveaux venus qu'ils vont maintenant demander de leur expliquer le monde : ce monde nouveau, incompréhensible, qui naît sur les décombres de l'ancien, pulvérisé par les camps d'extermination, la bombe d'Hiroshima, la guerre froide... Sartre, Camus se retrouvent en position d'arbitres. Ou, plus prosaïquement, les voilà devenus des personnalités en vue qu'on interroge sur tout et sur n'importe quoi. La presse populaire a tôt fait de flairer la bonne affaire : l'existentialisme peut rapporter gros. À condition de le dépouiller de son contenu philosophique, de n'en garder que quelques clichés – et d'en faire une mode plutôt qu'une morale.

Existentialisme ? C'est sans doute trop vite dit. Car Sartre réfute d'abord le mot : « Ma philosophie est une philosophie de l'existence ; l'existentialisme, je ne sais pas ce que c'est », se défend-il au cours d'une réunion publique organisée par le philosophe Gabriel Marcel. Mais rien n'y fait : la presse, le public ne veulent entendre parler que d'existentialisme ; le mot fait florès, le voilà lancé, il est maintenant sur toutes les lèvres.

Le malentendu ne fait que commencer. « On ne hisse l'écrivain sur un piédestal que pour mieux le détailler et conclure qu'on a eu tort de l'y jucher », juge Simone de Beauvoir, revenant sur cette période dans *La Force des choses*. De fait, Sartre et l'existentialisme sont maintenant attaqués de toute part, le plus souvent par des personnes – public ou journalistes – n'ayant pas lu une ligne de *L'Être et le Néant*... Philosophe du désespoir, du néant, de la boue, de la crasse aussi bien physique que morale, etc., sont des expressions qui reviennent sous la plume ou dans la bouche des commentateurs. « À cette époque on traitait l'existentialisme de philosophie nihiliste, misérabiliste, frivole, licencieuse, désespérée, ignoble », poursuit Simone de Beauvoir.

À leur tour, les communistes s'en mêlent, craignant sans doute que le public ne voie dans l'existentialisme une idéologie de rechange. Le journal *Les Lettres françaises* publie, le 28 décembre 1945, une violente attaque contre le philosophe – il y en aura d'autres, tout aussi virulentes –, sous le titre : « Un faux prophète : Jean-Paul Sartre », tandis qu'à sa suite d'autres titres, marxistes ou non, poursuivent leur travail de dénigrement. Exemple : « Ce matin dans *Cavalcade*, un article de Monnerot sur Sartre, idiot et venimeux. Des échos sur l'article de Mounin dont ils disent qu'il a mis Sartre KO ¹... » Quant à la presse étrangère, notamment soviétique, elle s'en donne également à cœur joie ². Témoin cet écho que publie avec délectation *Samedi-Soir*, en janvier 1949 : « Deux journalistes soviétiques viennent de publier dans la *Literatournaïa Gazeta* les impressions qu'ils ont recueillies au cours de leur séjour à Paris. Le Tabou les a scandalisés. “Vous voyez ici, disent-ils, des filles en pantalon et des clochards en chemise, sans pantalon. C'est la jeunesse pauvre. Elle vit dans la crasse. C'est la jeunesse des bas-fonds de Paris : moisissure curieuse de la haine, de la jalousie, de la stupidité et de la plus vulgaire sexualité. Tel est le visage des existentialistes. Les créations littéraires et le style des existentialistes sont caractérisés par la pièce calomnieuse de Sartre, *Les Mains sales*, et le livre de Boris Vian, *J'irai cracher sur vos tombes*, type de la pornographie la plus abjecte et la plus perverse.” » Les relations entre existentialistes et communistes – staliniens ou post-staliniens – ne seront, pendant les trente années qui vont suivre, qu'une longue suite de violentes passes d'armes.

On l'a compris, côté littérature ou côté politique, c'est la

1. Simone de Beauvoir, *La Force des choses*, op. cit. Jules Monnerot, 1909-1995, essayiste et sociologue ; Georges Mounin, 1910-1993, linguiste.

2. Rappelons à cette occasion que la *Pravda* se contentera d'annoncer en trois lignes la mort de Sartre, dans son édition du 16 avril 1980. Une rancune tenace.

curée : « La célébrité, pour moi, ce fut la haine », dira Jean-Paul Sartre.

Un des premiers, on l'a vu, l'hebdomadaire à sensation *Samedi-Soir* – « Grand hebdomadaire d'informations mondiales », dit la publicité, fondé en juin 1945 et réunissant dans son équipe rédactionnelle de jeunes écrivains comme Marcel Haedrich ou Kléber Haedens –, un des premiers, donc, *Samedi-Soir* s'est engouffré dans la brèche ; désormais, il ne se passera guère de semaines sans qu'il épingle dans ses pages, le plus souvent grossièrement, l'existentialisme et celui qu'on appelle déjà son « pape » : Jean-Paul Sartre.

Comme dans cet article intitulé « Voici comment vivent les troglodytes de Saint-Germain-des-Prés », publié au mois de mai 1947 et qui lance en quelque sorte, dans le grand public, la légende scandaleuse du Saint-Germain-des-Prés de l'existentialisme. Associant définitivement dans l'esprit de ses lecteurs Jean-Paul Sartre et Saint-Germain-des-Prés, Jean-Paul Sartre et les jeunes habitués des caves... Morceaux choisis : « De dix heures à minuit les existentialistes se réunissent au Bar Vert, rue Jacob, où ils gravent dans les WC et la cabine téléphonique des graffiti existentialistes. Ni obscénités ni cœurs transpercés de flèches. Mais de graves pensées qui, toutes, roulent sur le néant, la tombe, le suicide et Bikini¹. Voici, relevés au hasard, quelques-uns de ces sombres aphorismes : “Je rêve, jour et nuit, aux animaux de Bikini” – “Quand vous entendez allô, allô ! ne pensez-vous pas à la Seine ?” – “Demandez un arsenic-menthe pour apaiser votre soif d'éternité” – “Un existentialiste est un homme qui a du Sartre sur les dents” [...] La cave du “Tabou”, aux environs de deux heures du matin, est une bouche de l'enfer. La taverne est si enfumée qu'on dirait

1. C'est sur l'atoll de Bikini, au nord-ouest de l'archipel Marshall, qu'eut lieu, le 30 juin 1946, la première explosion atomique sous-marine.

qu'une locomotive vient de la traverser et d'y laisser sa vapeur. Certaines nuits les existentialistes, qu'on n'aperçoit plus qu'à travers un brouillard, se lancent en hurlant dans des jitterbugs et des boogie-woogies forcenés. Mais le plus souvent, complètement prostrés, ils restent assis en regardant leur verre d'eau tiède. Alors on est frappé de voir leurs jeunes visages si pâles, leurs regards fanés, le découragement de chacun de leurs gestes [...] Quelles sont les ressources des existentialistes ? Nul n'en sait rien. Ils vendent quelques livres, font quelques dettes, figurent quelque valet de chambre dans une pièce de Sartre... Peut-être, au fond, suffit-il d'être existentialiste pour exister... »

« Les existentialistes se réunissent », « les existentialistes se lancent en hurlant », « les existentialistes sont prostrés » : on croit lire les observations d'un naturaliste évoquant les mœurs d'un groupe d'anthropoïdes inconnus. En supplément, dans le même numéro, *Samedi-Soir* propose un « Signalement de l'existentialiste », caricature de la « faune » germanopratine, comme on l'appelle déjà : « Sexe masculin : chevelure en broussaille, retombant en boucles sur le front ; chemise ouverte jusqu'au nombril, hiver comme été ; chaussettes de couleur vive, à raies horizontales multicolores. Sexe féminin : chevelure tombant droit jusqu'à la poitrine ; dans les poches de son pantalon, quelques souris blanches apprivoisées ; l'usage du fard est rigoureusement interdit. »

Boris Vian s'élève contre ces procédés, d'autant plus qu'ils dressent un portrait somme toute vraisemblable de ces jeunes gens ; il pourfend avec humour, mais non sans véhémence, ceux qu'il appelle les « pisse-copie », c'est-à-dire la clique journalistique de *Samedi-Soir* et autres « Françamedimanchesoir », comme il dit drôlement. « En résumé, toute cette propagande poursuivait un but et un seul : répandre dans le monde une fausse conception de l'existentialisme et mettre à la merci des

propagateurs les victimes de leurs slogans¹. » Slogans, poursuit Vian, qui s’implantèrent peu à peu dans l’esprit du public et perdirent de réputation les purs Germanopratin.

Ainsi, profitant du malentendu, l’accentuant au besoin, la presse – du moins ce genre de presse, comparable en tout point à celle qu’on appelle aujourd’hui la presse *people* – va s’employer à confondre, dans une même réprobation goguenarde, nourrie d’allusions salaces et de sous-entendus égrillards, la philosophie existentialiste et les mœurs, le style vestimentaire d’une certaine jeunesse d’après guerre. « Évidemment, aussi bien ceux qui voulaient attaquer la jeunesse moderne que ceux qui voulaient m’attaquer se sont servis de cette erreur. Ceux qui voulaient attaquer les jeunes ont dit : “Ils sont sales, cyniques, désespérés parce qu’ils sont existentialistes.” Ceux qui voulaient m’attaquer moi ont dit : “Voyez ce que Sartre a fait, il est responsable du cynisme, des mœurs, de la saleté de la jeunesse actuelle”². »

Cette « jeunesse actuelle », qui, ne l’oublions pas, a souffert pendant quatre années sous le joug de l’occupant, est celle qui « s’éclate » à présent, comme on dirait aujourd’hui, dans les caves de Saint-Germain-des-Prés, retrouvant, réinventant même, le goût de la fête. Oui, vraiment, réinventant la fête : car, entre le jazz des caves de 1947 et le fox-trot qu’on dansait encore dans les bals musettes en 1939, il y a plus qu’une décennie, il y a comme un siècle...

Le mot « existentialisme » va donc devenir synonyme de sous-sols enfumés et noirs, de jitterbugs et de be-bops endiablés, de « rats de cave », de chemises à carreaux, de

1. *Manuel de Saint-Germain-des-Prés*, Pauvert, 1997. (© Société Nouvelle des Éditions Jean-Jacques Pauvert, 1997 ; © Librairie Arthème Fayard, 2002, pour l’édition en œuvres complètes.)

2. Jean-Paul Sartre, propos recueillis par Othilie Bailly dans Marcelle Routier, *Saint-Germain-des-Prés*, Éditions RPM, 1950.

cheveux crasseux mal peignés et trop longs, de jazz et d'alcool, de coucheres faciles et de pratiques coupables, de laisser-aller, de flâneries paresseuses aux terrasses des cafés... Synonyme de débauche. Comme en témoigne cet « Emploi du temps de l'existentialiste », publié par *Samedi-Soir* dans son édition du 3 mai 1947, qui caricature sans nuance la prétendue paresse des « existentialistes » : « Au printemps et en été, de 11 h. à 1 h. l'existentialiste prend un bain de soleil au Flore ; à 1 h., déjeuner, le plus souvent à crédit, dans l'un des bistrots du quartier. L'un de ces bistrots, rue Jacob, est familièrement appelé Les Assassins ; de 3 h. à 6 h., café au Flore ; de 6 h. à 6 h. ½, travail ; de 6 h. ½ à 8 h., Flore ; de 8 h. à minuit : Bar Vert ; de minuit à 10 h. du matin, Tabou. »

Une telle réputation, crieée sur les toits, ne va pas manquer d'attirer, très rapidement, touristes et voyeurs, venus, comme on dit, se rincer l'œil à Saint-Germain-des-Prés ; Boris Vian, pour sa part, date de 1946 l'arrivée de ces envahisseurs pas toujours très bien intentionnés : « Bien des fillettes, bien des garçonnets se prêtaient aux jeux lubriques des flacheurs, toujours empressés à les placer dans des positions compromettantes et à profiter des dites pour fixer sur le gélatino-bromure des attitudes dont l'immodestie toute involontaire provenait bien du choix partial d'un angle de prise de vue inopiné et susceptible de projeter des lueurs sur des endroits qui, selon la stricte moralité pourtant de règle chez les troglodytes, eussent dû rester voilés et dissimulés à l'attention des assistants d'ailleurs blasés sur ce genre de spectacle et plus occupés de cérébralité que d'érotisme. Ceci, renforçant l'impression de luxure née de la copie des pisse-idem, contribuait à attirer les étrangers¹... »

Tout cela, quoique dit dans le style inimitable de Vian,

1. Boris Vian, *Manuel de Saint-Germain-des-Prés*, *op. cit.*

met néanmoins l'accent sur la curiosité malsaine dont Saint-Germain-des-Prés est l'objet dès ses débuts, phénomène que la presse exploite sans scrupule. Et que certains, voyant là tout leur intérêt, vont vite mettre au service d'une sorte de « stratégie marketing » dont les effets transformeront rapidement le quartier en « réserve » d'existentialistes que les touristes viendront tranquillement regarder sous le nez – tandis que les Germanopratins de la première heure fuiront au contraire vers des lieux plus tranquilles... Le plus étrange dans cette affaire, c'est que des habitués du quartier ne craignent pas de participer à ces opérations de relations publiques – dans quel but ? On sait par exemple qu'Anne-Marie Cazalis, qui assurait en quelque sorte la « communication », comme on dirait aujourd'hui, du Tabou, profitant de ses relations au sein de la rédaction de *Samedi-Soir*, renseigna abondamment, en sous-main, le rédacteur chargé de rédiger le fameux article cité ci-dessus, paru le 3 mai 1947¹. Quitte à faire, l'âge venu, non sans quelque vertueuse hypocrisie, une sorte de *mea culpa* : « Saint-Germain-des-Prés, c'était une invention de la publicité, une trouvaille de quelques gros capitalistes et de deux ou trois directeurs de journaux². » C'est ce qui s'appelle avoir la mémoire courte !

Simone de Beauvoir ne s'y trompe pas : « Certains regards masculins me blessaient ; ils offraient une complicité crapuleuse à la femme existentialiste, donc dévoyée, que j'étais³. » Car c'est bien là qu'est la source du malentendu – mais ceux qui l'entretiennent agissent-ils par pure malveillance ou seulement par méconnaissance des théories de Sartre ? Quand

1. Le rédacteur en question n'est autre que le romancier Jacques Robert (auteur notamment de *Marie-Octobre*), qui devait d'ailleurs remporter peu après le prix du Tabou. Anne-Marie Cazalis, en outre, est à l'origine d'un article peu amène, publié dans *France-Dimanche* à la même époque et intitulé « Le scandale Sartre »...

2. Anne-Marie Cazalis, *Les Mémoires d'une Anne*, Stock, 1976.

3. *La Force des choses*, *op. cit.*

celui-ci écrit : « Le choix profond qui détermine nos décisions de tous les jours ne fait qu'un avec la conscience que nous avons de nous-mêmes¹ », il semble donner raison à ceux qui qualifient à tort et à travers d'existentialistes des jeunes qui vivent selon des règles qu'ils ont choisies et que réprovoque la morale bourgeoise. C'est négliger d'aller jusqu'au bout de la leçon de Sartre, en ignorant – ou, plutôt, en feignant d'ignorer – que la liberté qu'il accorde à l'homme est toute relative, et qu'il fait immédiatement intervenir dans son raisonnement ce qu'il appelle la « responsabilité ».

Sartre, pourtant, tente de s'expliquer : « Je crois que le mot "existentialisme" a donné lieu à une erreur qui vient de l'interprétation primaire qu'on lui a attribuée : on a cru qu'existentialisme signifiait faire son existence, c'est-à-dire vivre sa vie ; les gens "à la page" sont devenus à leur tour des "existentialistes"². » Et il cite l'exemple de ce garçon déclarant à la fille qu'il courtise : « Moi, je suis un bon vivant, un joyeux luron. Je suis un existentialiste. » Il raconte aussi qu'une de ses amies, se pinçant le doigt dans une porte, laissa échapper un « Merde ! » retentissant avant de minauder : « Mon Dieu, voilà que je deviens existentialiste !... »

Très vite, conscient du danger qui le guette, l'écrivain va s'efforcer d'échapper à ce sinistre amalgame – « La gloire idiote qui avait fondu sur Sartre avait quelque chose de vexant », note Simone de Beauvoir dans *La Force des choses*. Mais, quoi qu'il fasse ou dise, il est déjà trop tard, on ne veut surtout pas entendre ses raisons ; tout le monde, à commencer par la presse, se bouche les oreilles : « Il est bien évident que l'existentialisme – philosophie – n'a absolument rien à voir avec l'existentialisme "Saint-Germain-des-Prés". Ce qu'il serait d'ailleurs

1. Jean-Paul Sartre, *L'Être et le Néant*, Gallimard, 1943.

2. Jean-Paul Sartre, entretien, dans Marcelle Routier, *Saint-Germain-des-Prés*, op. cit.

intéressant de savoir, c'est si ceux que l'on nomme "existentialistes" se nomment, eux, existentialistes... Je crois que non, et ceux que j'ai interrogés s'en défendent. Fort peu, parmi eux, avaient entendu parler de *L'Être et le Néant*, et la plupart ignoraient absolument ce qu'est la philosophie nommée "existentialisme". Je pense donc que ce sont les autres qui ont nommé les jeunes gens en chemise à carreaux qui aiment s'amuser, des existentialistes. Quand je dis les "autres", j'entends surtout les journalistes¹... »

Certes. Sauf que le zèle des journalistes ne s'est pas arrêté aux « jeunes gens en chemise à carreaux ». Tout et tout le monde est désormais existentialiste à Saint-Germain-des-Prés : le Tabou est une cave existentialiste et son animatrice, Anne-Marie Cazalis, une animatrice existentialiste ; le Flore, un café existentialiste, tout comme les Deux Magots ou le Bar Vert ; Juliette Gréco sera bientôt une chanteuse existentialiste, Annabel, un mannequin existentialiste, Michel de Ré, un comédien existentialiste, et la Rose Rouge, un cabaret existentialiste... Jusqu'aux starlettes qui deviennent existentialistes sous la plume des journalistes sans scrupule : « Envoûtée par Jean-Paul Sartre, Miss Latium veut devenir existentialiste », rapporte *Samedi-Soir*, dans son édition du 18 décembre 1948, sous la photo d'une actrice italienne encore inconnue, mais qui ne va pas tarder à faire parler d'elle. « Jean-Paul Sartre fait des ravages en Italie. Cette jeune beauté est sa dernière victime. Elle s'appelle Gina Lollobrigida. C'est une starlette. Elle ne rêve, paraît-il, que de venir à Paris, hanter les caves existentialistes de Saint-Germain-des-Prés. Gina prétend que sa passion pour l'existentialisme est sincère. "La preuve, dit-elle, c'est que je ne bois plus que des jus de fruits alors qu'avant d'être existentialiste j'adorais les liqueurs." » Bref, on dit « existentia-

1. *Ibid.*

Un acteur dans son temps, Gérard Philippe
livre-catalogue de l'exposition de la BNF,
sous la direction de Gérard Bonal
Bibliothèque nationale de France, 2003

Colette intime
(avec Michel Remy-Bieth)
Phébus, 2004

ŒUVRES AUDIOVISUELLES

Colette
(réalisateur : Jacques Tréfouël)
collection « Un siècle d'écrivains »
diffusé par France 3

Les Renaud-Barrault, bâtisseurs de théâtre
(réalisateur : Jacques Tréfouël)
diffusé par Arte

Gérard Philippe, un homme pas un ange
(coauteur et réalisateur : Michel Viotte)
diffusé par France 2 et France 5

Colette, « J'appartiens à un pays que j'ai quitté »
(réalisateur : Jacques Tréfouël)
diffusé par France 3

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : S.N. FIRMIN-DIDOT AU MESNIL-SUR-L'ESTRÉE
DÉPÔT LÉGAL : NOVEMBRE 2008. N° 61124 (00000)
IMPRIMÉ EN FRANCE